REMARQUE.

C'est ici un épithalame fort gracieux, et non pas une fable. Cette pièce devroit donc trouver sa place dans les *OEuvres diverses*, et on ne l'admet plus dans ce dernier livre que par respect pour une tradition qui ne remonte pas toutefois jusqu'à La Fontaine. Les jolis couplets qui la terminent sont très ingénieusement imités de la jolie ballade de *Frère Lubin*.

FABLE XXVI.

La Ligue des Rats.

Une souris craignoit un chat
Qui dès long-temps la guettoit au passage.
Que faire en cet état? Elle, prudente et sage,
Consulte son voisin : c'étoit un maître rat,
Dont la rateuse seigneurie
S'étoit logée en bonne hôtellerie,
Et qui cent fois s'étoit vanté, dit-on,
De ne craindre ni chat ni chatte,
Ni coup de dent, ni coup de patte.
Dame souris, lui dit ce fanfaron,
Ma foi! quoi que je fasse,
Seul je ne puis chasser le chat qui vous menace :
Mais assemblons tous les rats d'alentour;
Je lui pourrai jouer d'un mauvais tour.
La souris fait une humble révérence;
Et le rat court en diligence

A l'office, qu'on nomme autrement la dépense,
Où maints rats assemblés
Faisoient, aux frais de l'hôte, une entière bombance.
Il arrive, les sens troublés,
Et tous les poumons essoufflés.
Qu'avez-vous donc? lui dit un de ces rats; parlez.
En deux mots, répond-il, ce qui fait mon voyage,
C'est qu'il faut promptement secourir la souris;
Car Raminagrobis
Fait en tous lieux un étrange carnage.
Ce chat, le plus diable des chats,
S'il manque de souris, voudra manger des rats.
Chacun dit : Il est vrai. Sus! sus! courons aux armes!
Quelques rates, dit-on, répandirent des larmes.
N'importe, rien n'arrête un si noble projet :
Chacun se met en équipage;
Chacun met dans son sac un morceau de fromage;
Chacun promet enfin de risquer le paquet.
Ils alloient tous comme à la fête,
L'esprit content, le cœur joyeux.
Cependant le chat, plus fin qu'eux,
Tenoit déja la souris par la tête.
Ils s'avancèrent à grands pas
Pour secourir leur bonne amie :
Mais le chat, qui n'en démord pas,
Gronde, et marche au-devant de la troupe ennemie.
A ce bruit, nos très prudents rats,
Craignant mauvaise destinée,

Font, sans pousser plus loin leur prétendu fracas,
Une retraite fortunée.
Chaque rat rentre dans son trou :
Et si quelqu'un en sort, gare encor le matou.

REMARQUE.

On ne peut voir qu'une imitation maladroite dans ce mauvais apologue introduit au nombre des *Fables* de La Fontaine, quelque temps après sa mort. On y remarquera des vers de six syllabes (le 11ᵉ, le 18ᵉ et le 25ᵉ), isolés au milieu de vers d'un autre mètre, contre l'usage des bons auteurs, contre l'usage constant de La Fontaine en particulier, qui ne s'en est écarté que dans les cas extrêmement rares où cette mesure prosaïque pouvoit se placer dans la période de manière à y produire un effet pittoresque. Cette expression, *la rateuse seigneurie*, est plutôt une caricature qu'une contrefaçon du style créateur du fabuliste. Elle indique à elle seule la touche hasardée d'un copiste sans goût. Le mot *rates*, qui est encadré dans un vers assez heureux, n'a jamais été françois, et La Fontaine, avec tant d'occasions de l'employer, ne s'en est servi nulle part. Je ne parle pas du fond de cette fable, qui rentre dans celui de la fable 2ᵉ du liv. II, avec laquelle il ne faut pas d'ailleurs établir de comparaison. Il est évident que c'est encore une allusion à la guerre de Hollande, caractérisée par ce trait un peu plus ingénieux que le reste :

Chacun met dans son sac un morceau de fromage.

FABLE XXVII.

Daphnis et Alcimadure.

IMITATION DE THÉOCRITE [1].

A MADEMOISELLE DE LA MÉSANGÈRE.

Aimable fille d'une mère
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette préface
Je ne partage [2] entre elle et vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis et doux.
Je vous dirai donc... Mais tout dire,
Ce seroit trop ; il faut choisir,
Ménageant ma voix et ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force et de loisir.
Je louerai seulement un cœur plein de tendresse,
Ces nobles sentiments, ces graces, cet esprit :
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtresse,

[1] Idylle 23.

[2] « Vieille tournure tout-à-fait bannie du langage : c'est le *non* « *possum quin* des latins. Madame de Sévigné commence ainsi une « de ses lettres : « Je ne puis, ma chère fille, que je ne sois en peine « de vous (12 février 1672). » SOLVET.

Sans celle dont sur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit les mêmes choses :
Il les dit mieux que je ne fais ;
Aussi sait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ses conseils. Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Méprisoit de ce dieu le souverain pouvoir ;
On l'appeloit Alcimadure :
Fier et farouche objet, toujours courant aux bois,
Toujours sautant aux prés, dansant sur la verdure,
Et ne connoissant autres lois
Que son caprice ; au reste, égalant les plus belles,
Et surpassant les plus cruelles ;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ses rigueurs :
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ses faveurs !
Le jeune et beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour son malheur : jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une poursuite vaine,
Il ne songea plus qu'à mourir.
Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir

Cette maison fatale, où, parmi ses compagnes,
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins et des vertes campagnes.
J'espérois, cria-t-il, expirer à vos yeux ;
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon père, après ma mort, et je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage,
Tous mes troupeaux, avec mon chien ;
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un temple
Où votre image se contemple,
Renouvelant de fleurs l'autel à tout moment.
J'aurai, près de ce temple, un simple monument :
On gravera sur la bordure :

« Daphnis mourut d'amour : Passant, arrête-toi ;
« Pleure, et dis : Celui-ci succomba sous la loi
« De la cruelle Alcimadure. »

A ces mots, par la Parque il se sentit atteint :
Il auroit poursuivi ; la douleur le prévint.
Son ingrate sortit triomphante et parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment

Pour donner quelques pleurs au sort de son amant :
Elle insulta toujours au fils de Cythérée,
Menant dès ce soir même, au mépris de ses lois,
Ses compagnes danser autour de sa statue.
Le dieu tomba sur elle, et l'accabla du poids :
Une voix sortit de la nue,
Écho redit ces mots dans les airs épandus :
« Que tout aime à présent : l'insensible n'est plus. »

Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descendue
Frémit et s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Érèbe entendit cette belle homicide
S'excuser au berger, qui ne daigna l'ouïr,
Non plus qu'Ajax Ulysse, et Didon son perfide.

REMARQUE.

Un des derniers commentateurs se trompe en avançant que cette idylle, imitée de Théocrite, n'a jamais été placée par La Fontaine au nombre de ses fables, et qu'elle est bien postérieure à leur publication. C'est au contraire, depuis la fable 23, la seule des pièces qui viennent de passer sous nos yeux qu'on trouve dans la première édition du douzième livre. Ce qu'il y a de certain, c'est que sa véritable place étoit dans les *OEuvres diverses*.

VARIANTE.

Les éditions sont unanimes sur l'envoi de cette fable. Elles portent toutes : *A madame de la Mésangère;* mais il est évident par le sens qu'elle s'adresse à une demoiselle à qui l'amour n'a pas encore parlé :

Gardez d'environner ces roses
De trop d'épines, si jamais
L'amour vous dit la même chose.

FABLE XXVIII.

Le Juge arbitre, l'Hospitalier, et le Solitaire.

Trois saints, également jaloux de leur salut,
Portés d'un même esprit, tendoient à même but.
Ils s'y prirent tous trois par des routes diverses :
Tous chemins vont à Rome [1]; ainsi nos concurrents
Crurent pouvoir choisir des sentiers différents.
L'un, touché des soucis, des longueurs, des traverses,
Qu'en apanage on voit aux procès attachés,
S'offrit de les juger sans récompense aucune,
Peu soigneux d'établir ici-bas sa fortune.
Depuis qu'il est des lois, l'homme, pour ses péchés,
Se condamne à plaider la moitié de sa vie :
La moitié ! les trois quarts, et bien souvent le tout.
Le conciliateur crut qu'il viendroit à bout
De guérir cette folle et détestable envie.
Le second de nos saints choisit les hôpitaux.
Je le loue ; et le soin de soulager les maux
Est une charité que je préfère aux autres.
Les malades d'alors, étant tels que les nôtres,
Donnoient de l'exercice au pauvre hospitalier ;
Chagrins, impatients, et se plaignant sans cesse :

[1] « C'est un vieux proverbe qui devient très plaisant appliqué à « la canonisation. » CHAMFORT.

« Il a pour tels et tels un soin particulier,
« Ce sont ses amis ; il nous laisse. »
Ces plaintes n'étoient rien au prix de l'embarras
Où se trouva réduit l'appointeur de débats.
Aucun n'étoit content ; la sentence arbitrale
A nul des deux ne convenoit :
Jamais le juge ne tenoit
A leur gré la balance égale.
De semblables discours rebutoient l'appointeur :
Il court aux hôpitaux, va voir leur directeur.
Tous deux ne recueillant que plainte et que murmure,
Affligés, et contraints de quitter ces emplois,
Vont confier leur peine au silence des bois.
Là, sous d'âpres rochers, près d'une source pure,
Lieu respecté des vents, ignoré du soleil,
Ils trouvent l'autre saint, lui demandent conseil.
Il faut, dit leur ami, le prendre de soi-même.
Qui, mieux que vous, sait vos besoins ?
Apprendre à se connoître [1] est le premier des soins

[1] C'est la fameuse inscription du temple de Delphes : *Connois-toi toi-même.* Elle n'a rien de trop élevé pour le ton général de cet admirable apologue, un des plus parfaits qui soient sortis de la plume de La Fontaine, quant à l'importance du sens, à la beauté de la poésie et à la pureté du style. Le discours du solitaire est sublime de philosophie, de noblesse, de simplicité. La transition du poëte est d'un genre plus familier, mais non pas d'une raison moins saine et d'une logique moins nerveuse. La Fontaine avoit entendu de son temps cette fameuse objection contre la vie solitaire, si souvent répétée du nôtre : *L'homme se doit à la société*, comme si l'on

Qu'impose à tous mortels la majesté suprême.
Vous êtes-vous connus dans le monde habité ?
L'on ne le peut qu'aux lieux pleins de tranquillité :
Chercher ailleurs ce bien est une erreur extrême.
Troublez l'eau : vous y voyez-vous ?

ne pouvoit servir ses semblables de toutes les facultés de son esprit et de tout le dévouement de son cœur, que sur les bancs des écoles et dans les débats des tribunaux ; et il y répond par un argument que l'observation justifie tous les jours :

Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas ;
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.

Ensuite son style se relève pour des idées plus graves, et se soutient jusqu'à la fin à une hauteur que nos meilleurs écrivains ont rarement pu atteindre dans les genres les plus éminents de la poésie. Telle est cette fable qui n'offre pas une foiblesse, pas une impropriété de termes, pas une négligence de versification ; et il faut convenir avec La Fontaine qu'il ne pouvoit mieux finir.

VARIANTE.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain tout me le persuade.

Ces vers se trouvent imprimés autrement dans quelques éditions antérieures à celle de 1729. Voici cette première version qui ne le cède en rien à la seconde :

Ce n'est pas que chacun doive fuir tout emploi :
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, il faut qu'on se propose
D'avoir des appointeurs et d'autres gens ; aussi
On n'en manque pas, Dieu merci !
L'ambition d'agir, et l'or, sur toute chose,
N'en font naître que trop pour les communs besoins !.....

Agitez celle-ci.—Comment nous verrions-nous?
La vase est un épais nuage
Qu'aux effets du cristal nous venons d'opposer. —
Mes frères, dit le saint, laissez-la reposer,
Vous verrez alors votre image.
Pour vous mieux contempler, demeurez au désert.
Ainsi parla le solitaire.
Il fut cru ; l'on suivit ce conseil salutaire.

Ce n'est pas qu'un emploi ne doive être souffert.
Puisqu'on plaide et qu'on meurt, et qu'on devient malade,
Il faut des médecins, il faut des avocats.
Ces secours, grace à Dieu, ne nous manqueront pas :
Les honneurs et le gain, tout me le persuade.
Cependant on s'oublie en ces communs besoins.
O vous, dont le public emporte tous les soins,
Magistrats, princes et ministres,
Vous que doivent troubler mille accidents sinistres,
Que le malheur abat, que le bonheur corrompt,
Vous ne vous voyez point, vous ne voyez personne.
Si quelque bon moment à ces pensers vous donne,
Quelque flatteur vous interrompt.

Cette leçon sera la fin de ces ouvrages :
Puisse-t-elle être utile aux siècles à venir!
Je la présente aux rois, je la propose aux sages :
Par où saurois-je mieux finir?

FIN DES FABLES.